

Paola Nicolas

# Les Enragés



116, rue du Bac, Paris 7<sup>e</sup>

© 2022, éditions Globe, Paris

*Dépôt légal : octobre 2022*

ISBN : 978-2-38361-160-8

*À Fred*



## I

Louis Pasteur aimait les chiens.

Même lors des trépanations qu'il répugnait à pratiquer, le chien gardait toujours comme un air de reconnaissance. C'était là la différence essentielle qui séparait le chien du genre humain, à la profonde ingratitude. Ce qui aurait pu être de l'ordre du supplice – poser à même la surface cérébrale la matière rabique pure, destinée à infecter le sujet canin – devenait par la soumission résolue du caniche, du bouledogue ou de l'épagneul un acte d'héroïsme, qu'il n'avait jamais observé chez la poule ou le lapin.

À l'évidence, le chien commençait toujours par se débattre, il fallait à grand renfort de bras, de sangles et de nœuds coulants l'immobiliser sur la table d'opération. Bien souvent, sa gueule ouverte dirigeait

vers l'expérimentateur des crocs menaçants, que l'on devait éviter avec la plus grande des précautions. Mais bientôt l'œil hagard, engourdi par l'anesthésie, admettait sa défaite. La rage lui était inoculée sur le bulbe rachidien.

Et alors, cet acte d'abdication marquait paradoxalement le couronnement de la race canine, un acte de courage universel qui ramenait soudain l'homme à sa plus stricte infériorité. Car le chien savait que, entre lui et un autre de ses congénères, il n'y avait aucune différence. Devenu le protagoniste de la grande histoire, il se félicitait de participer au lent progrès de la médecine. Peut-être même contribuerait-il un jour à élever le Chien à la louange éternelle, en ayant rendu possible la découverte d'un vaccin.

Ce jour-là, Pasteur avait quitté Paris précipitamment. Il avait pris ses clefs, enfilé sa redingote, empoché quelques pièces de monnaie et il était monté dans le premier train qui se rendait au parc de Villeneuve-l'Étang.

On y avait installé un vaste chenil, dans une bâtisse qui avait autrefois servi d'écurie. Les riverains, de Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Vaucresson et Garches, avaient d'abord vu d'un bien mauvais œil l'installation

d'une horde de chiens enragés en un lieu si paisible. Les habitants de ces communes craignaient pour la sécurité de leurs enfants, mères et grands-pères, cette procession des générations derrière laquelle une meute sanguinaire menaçait d'être lâchée par les agents du progrès. On les avait rassurés : ces bêtes-là n'étaient pas des chiens enragés, mais au contraire des chiens réfractaires à la rage, auxquels on avait donné de quoi combattre le virus.

Pasteur aimait se retrouver dans ce qui était désormais un grand local vétérinaire. Du matériel de premiers secours y était entreposé, ainsi que des ciseaux et des tondeuses de toutes tailles pour tous les types de poils : les longs, les courts, les bouclés et les rêches. Non loin se trouvaient les instruments pour opérer, inciser et disséquer, de longs scalpels au manche fin et à la lame aiguisée. Il s'approcha des scies et des trépan pour en inspecter la propreté. Les sangles vides sur la table d'opération semblaient tendre leurs griffes, prêtes à attacher, après qu'on les eut chloroformés, les sujets d'expérience. Il fallait en effet vérifier à intervalles réguliers – à Paris ou en banlieue – que les chiens étaient toujours immunisés.

Il retroussa ses manches jusqu'aux épaules et s'approcha du lavabo pour procéder à un nettoyage

minutieux, de ses ongles d'abord, avec une brosse à gros crins. Les ongles de Pasteur étaient coupés très courts. Teintés d'une couleur rosée, presque rouge, à leur lisière, tant l'épiderme avait été rogné peu à peu par les abrasions successives.

Eugène, le commis, avait toqué à la porte, tout doucement, comme un murmure, trois coups successifs qui n'avaient rien en soi d'un mauvais présage. Ils s'étaient regardés. Des regards brefs, qui en disaient long, sans rien dire du tout. Pasteur utilisait un cure-ongle dont il fichait la pointe au bord du doigt et, à chaque passage, la corne tremblait comme sous les coups d'un maréchal-ferrant venu arracher à l'aide de son brochoir de vieux clous de fer. « Du nouveau ? » avait-il demandé. Eugène avait balbutié en baissant les yeux : « Maître... Jules Rouyer est mort... », mort à l'âge de douze ans, mort à l'âge où lui-même était entré au service du laboratoire, au début pour de menus travaux, avant de devenir le responsable officiel de la préparation des émulsions de moelle. « Oui, rue Vauquelin... Le petit Rouyer est décédé hier soir, à la suite d'une longue paralysie. »

Pasteur frottait à présent ses phalanges, ses poignets, puis bientôt le bras tout entier, et ses poils étrillés dessinaient de minuscules petits ronds figés sous une



lotion savonneuse de plus en plus épaisse au point que, de poils, on n'en voyait plus aucun – à moins de considérer cette mousse épaisse comme une barbe blanche. Jules Rouyer était mort ! Il y a quelques semaines, la mère de l'enfant était venue le voir après que le petit Jules avait été mordu par un chien que l'on suspectait d'être enragé. Alors, avec son équipe, ils avaient commencé les injections, un traitement intensif, spécialement réservé aux cas les plus difficiles, ceux qui avaient été mordus au visage, au cou ou à l'épaule, car il fallait agir vite, avant que la rage n'ait contaminé l'ensemble du système nerveux. Jules était mort et depuis l'annonce de cette nouvelle une immense tristesse s'était emparée de tout son être. Il se rinça les bras sous une eau claire, préalablement stérilisée, puis les sécha soigneusement à l'aide d'un linge blanc immaculé.

Quand il sortit du local, il fut accueilli par le petit ratier qui vaquait librement dans la cour. Il ne l'avait pas encore baptisé : il refusait pour le moment à cette créature ce qui, d'un point de vue strictement ecclésiastique, lui aurait permis – et non le vaccin – d'obtenir le salut. Le chien se mit à japper et à se cabrer devant ses compagnons détenus qui le suivaient des yeux avec un frisson d'envie. Pasteur s'agenouilla pour

lui flatter la poitrine, puis lui offrit sur le plat de sa paume une copieuse friandise, une boulette de viande préparée tout spécialement chez le boucher. Le chien la dévora avec empressement.

À l'Académie de médecine, les butors et les cuistres n'avaient pas caché leur mépris envers lui, le chimiste qui jouait aux apprentis médecins ! Pasteur se releva en s'appuyant sur sa canne et se dirigea vers les cages. La paille brillait sous le soleil de novembre et seules quelques crottes ici et là marquaient les heures qui s'étaient succédé depuis que le père Pernin avait retiré les brins souillés par les urines et les selles.

Avec la mort du petit Jules, décédé peu après avoir reçu le traitement prophylactique contre la rage, des années de labeur allaient être remises en question. Son équipe, ses moyens de financement, tout serait passé au crible. Et rien, rien, pas le moindre misérable détail ne lui serait épargné. Les chiens s'en moquaient bien, eux !

Dans leurs niches, certains montraient des signes de leur difficile adaptation. Ils restaient allongés là sans bouger, le regard vide, comme pour dire qu'ils auraient préféré inverser l'ordre de leur destinée et commencer par le chenil, plutôt que d'y finir. D'autres sillonnaient leurs cages d'un air affairé, sans s'arrêter. Quelques-uns

lancèrent soudain des grondements de haine, découvrant de longues incisives avant de se ruer sur les barreaux en aboyant furieusement. Pasteur s'écarta.

Demain, dès l'aube, l'affaire Jules Rouyer ferait la une des journaux. Les petits vendeurs crieraient la nouvelle, et le nom de ce jeune garçon – que personne encore ne connaissait – danserait sur toutes les bouches, sur tous les râteliers, en une valse macabre, passant de l'un à l'autre, à toute vitesse, sans aucune solennité. Et pourquoi le petit était-il mort ? N'y avait-il pas là quelque chose de contradictoire à vouloir guérir un mal en l'inoculant ? Pasteur recevait déjà quasi quotidiennement des lettres de menace et d'injures le vouant à des tourments éternels pour avoir torturé des animaux en laboratoire. Alors, un enfant de douze ans... Douze ans, c'était quand même bien jeune pour mourir...

Il fit glisser ses doigts entre les barreaux pour se faire récompenser de lèchements rapides. La bave des chiens dégoulinait en minces filets, comme une offrande que sa main recueillait avec amour, parce qu'elle était si timide, cette offrande, qu'elle n'avait pas même la prétention du don.

Oui, Pasteur aimait les chiens.

Il aimait leur odeur âcre, le résultat de ces formidables glandes sébacées qui les protégeaient des

germes infectieux. Elle aurait mérité une étude toute particulière, une commission entière de scientifiques chargés de mettre enfin au jour les secrets d'un effluve trop souvent dénigré. Cette graisse constituait une barrière naturelle : c'était un microcosme où les colonies bactériennes et fongiques se livraient chaque jour un combat sans merci contre le germe ennemi. Ces relents, au lieu de le dégoûter, lui inspiraient un profond respect : cette mauvaise odeur, c'était le mouvement de la vie même, le grouillement des minuscules organismes qu'il avait observés au microscope, et qui, en frappant ses narines, lui rappelaient que la vie se trouvait à même l'inerte. La puanteur – que l'on croyait être le règne de la mort – était en réalité un lieu sacré où la vie triomphait, une vie souterraine dont nul historien n'avait encore fait la chronique, mais qui pourtant portait la grande histoire, ce mouvement long du cycle des générations au cours duquel la bactérie nourrissait le ver, le ver l'oiseau, et ainsi de suite jusqu'à tenir en une seule exhalaison putride la raison d'être de l'ensemble des vivants et des morts.

La nuit commençait à tomber. Pasteur caressa une dernière fois le ratier avant de se diriger à pas lents vers la bâtisse qui se trouvait maintenant tout à fait

dans l'ombre. Demain, les militants de la Ligue des antivaccinateurs et les activistes antivivisectionnistes s'insurgeraient tambour battant contre sa campagne vaccinale ! Et sans doute que son ennemi juré – le docteur Michel Peter – deviendrait la figure de proue du mouvement... C'était un pur et dur de la médecine clinique, qui ne cachait pas son profond mépris pour la médecine expérimentale et ses méthodes de laboratoire. Un aristotélicien fanatique qui soutenait que la rage, le choléra, bref, toutes les maladies infectieuses, n'étaient pas contagieuses... D'après lui, on ne tombait malade que parce qu'on l'était déjà, une tautologie plus commode que le microbe !

Pasteur ôta sa redingote pour procéder à un second nettoyage, encore plus méthodique que le premier. Il examina la couche de poussière qui s'était déposée sous ses ongles. La bave du chien présentait un risque qu'il ne prenait pas à la légère, même si elle n'était pas suffisante pour communiquer le virus de la rage. On avait bien essayé d'infecter des sujets sains en leur injectant à même la gueule une seringue de bave prélevée sur des chiens contaminés : c'était resté sans effet.

Il s'empara du savon et de la brosse pour effectuer de nouveau cet exercice du progrès, auquel il s'était livré, au bas mot, des milliers de fois. Car, sous les débris

microscopiques de saleté, un monde pullulait, un monde aussi affairé que la plus vibrante des cités.

Mais, au dernier moment, il se ravisa. Il approcha ses doigts de ses narines et les renifla bruyamment. Tant qu'à être décrié à l'aube par tout Paris, il pouvait bien les garder, ces germes de chiens. Et puisque demain, c'était l'ensemble de ses théories microbiennes qui seraient mises au sale, alors la crasse avait du bon. Elle conserverait secrètement sous ses ongles, rougis par les mesures d'hygiène auxquelles il s'astreignait d'ordinaire, la chaleur de ses compagnons. Et ce soir, dans son lit froid, qui n'aurait pas encore été réchauffé par le corps lourd de sa femme, elle lui évoquerait la truffe froide et triste d'un ami. Peut-être même s'endormirait-il ainsi, une patte sur le visage barrant presque l'ouverture du conduit nasal, pour, à chaque inspiration, laisser remonter jusqu'aux poils de ses narines les fines particules d'une odeur que son cerveau analyserait avec délice.